

II

Tout annonçait une de ces froides nuits d'hiver.

Ce que le vieillard avait prévu se réalisa. Les hôtelleries étaient pleines de voyageurs, regorgeant d'une foule d'étrangers.

Et nulle part, il n'y avait de place pour les premiers venus.

Et à quelque porte que le vieillard eût frappé, quelques prières qu'il eût faites, si touchantes qu'aient été ses supplications, il se retrouvait quelques heures après, harrassé de fatigues, triste, découragé, sur le chemin qu'il avait déjà parcouru, à la recherche du moindre réduit où pût se retirer sa compagne.

III

Et ne voyant rien, le vieillard se lamentait. Et sa jeune compagne que les refus et les outrages avaient trouvée comme indifférente, élevait avec le Psalmiste et son regard et son cœur vers les saintes montagnes.

Tout à coup :

— Mon père, dit-elle, ne vous affligez pas. Ces gens dont la dureté vous désole, ne nous connaissent pas. Moi seule, d'ailleurs, suis la cause de ce qui arrive, puisque c'est pour moi, pour l'Enfant que je porte dans mon sein que votre marche a dû se ralentir. Mais écoutez. Tout près d'ici, j'ai remarqué une étable solitaire ; peut-être la Providence nous y appelle, allons !

Et le vieillard, essuyant une larme, hésitait encore.

— Dieu le veut, père, ajouta-t-elle.

IV

L'étable où ils arrivèrent était grossièrement taillée dans le roc et depuis longtemps abandonnée.

Pour cette nuit-là deux animaux s'y trouvaient : un bœuf et un âne.

Le vieillard et sa compagne durent à cette heureuse circonstance le bonheur d'y rencontrer un peu de paille fraîche.

V

Quelques rayons de l'astre des nuits, pénétrant par plusieurs anfractuosités, éclairaient l'intérieur de l'étable.